

Un modèle de familles sans loi d'interdit de l'inceste.

Philippe Berté , Octobre 2010

Je vous proposerai une lecture de la clinique en Martinique à partir de mon expérience avec des analysants dont la généalogie comprend des descendants d'esclaves, des descendants de maîtres esclavagistes, des Français de Métropole. Cette lecture ne porte pas sur les suivis de patients ayant des ascendants indiens, asiatiques ou uniquement européens¹.

Ce que nous entendons concernant les hommes : généralement les hommes métis s'occupent sexuellement de plusieurs femmes en « parallèle ». Un homme peut avoir plusieurs enfants avec des femmes différentes, mais la notion de « fonder une famille » au sens traditionnel occidental n'a pas de valeur pour lui. Le souci de l'avenir des enfants, la participation à la gestion financière du foyer, le suivi de la scolarité, la transmission d'un héritage (familial, professionnel, financier) n'ont pas d'importance pour lui. Il va estimer que la mère des enfants peut prendre toutes ces responsabilités et il pourra alors la quitter enceinte ou devenue mère au bout de quelques semaines, mois, années, sans trop de tourment ni de culpabilité.

Et ceci même dans les couples mariés, le mariage n'ayant aucun effet pour contrer ce mode de fonctionnement.

Un homme est intéressé, préoccupé par ses conquêtes féminines, par ses activités professionnelles, sportives, associatives, par les jeux (loto, courses de chevaux) , par une religion, parfois par la magie (le quimbois). Voilà dans quoi il s'investit et dépense.

Il arrive que certains hommes s'occupent de leur famille comme un homme occidental, celle-ci ayant alors l'allure d'une famille traditionnelle française. Comme nous faisait remarquer Jean-Paul Hiltenbrand à propos de l'un d'eux « *voilà il est resté dix ans avec sa femme et ses enfants, s'est bien occupé d'eux, il a fait son boulot* »; mais il est assez fréquent que brusquement ces hommes quittent aussi bien leur femme que leurs enfants, pour partir avec une conquête et prendre ou reprendre le fonctionnement classique des métis.

La séparation entre un homme et une femme se fait souvent avec une telle rapidité et facilité, qu'il ne semble pas qu'il ait existé un pacte de parole, un pacte symbolique entre eux, ni entre cet homme et leurs enfants.

La forme du lien social entre deux partenaires ou entre deux familles ne semble aucunement engendrer ou nécessiter une expression de type « sacrements du mariage » ou « règles d'alliance ». Il s'agit d'une rencontre des deux partenaires autour de la jouissance sexuelle d'une part, et autour du manque symbolique, du désir d'autre part.

Côté homme, l'amour est essentiellement fondé sur la jouissance, indiquant un primat de la jouissance sur le désir. Désir qui se présente généralement comme versatile, incapable de porter un projet (de couple, familial) de manière soutenue.

Souvent l'homme et la femme ne sont pas mariés, cette femme peut avoir des enfants de pères différents, les enfants portant le nom de la mère, quelques uns portant le nom de leurs pères (sans que ces derniers s'estiment engagés pour autant) . Certaines femmes tiennent à ce que leurs enfants portent leur nom, d'autres pas². Mais la transmission du nom de famille sur plusieurs générations ne semblent pas avoir d'importance pour les sujets hommes ou femmes. Par contre une

1 Cette conférence à Grenoble a pour base l'article « *Couples* » et modèles de familles en Martinique publié dans *La revue lacanienne*, n°8, Eres, 2010

2 Pour la question de l'attribution ou de la constitution des noms de familles chez les anciens esclaves dans les années qui ont suivi l'abolition, se reporter par exemple à Guillaume Durand et Kinvi Logossah, *Les noms de famille d'origine africaine de la population martiniquaise d'ascendance servile*, l'Harmattan, 2002

mère offrira son lieu, le lieu maternel à ses enfants, sa maison, un terrain commun sur lequel plusieurs d'entre eux pourront construire, mais sans le diviser, sans effectuer le partage chez un notaire, de sorte qu'après son décès les relations fraternelles deviendront plus conflictuelles.

Ce qui s'entend des femmes : ce qui importe à une métisse martiniquaise ce sont ses enfants, la relation amoureuse et sexuelle avec un homme, sa relation avec le parent qui l'a élevée (mère, grand-mère, tante, parfois le père), ainsi que ses relations avec quelques membres de sa famille dont certains frères et sœurs. Elle s'investit dans la religion et s'inquiète de la magie. Dès le début elle se demande si l'homme qui lui déclare ses sentiments ne fréquente pas d'autres femmes en parallèle. Relativement rapidement elle accepte ou refoule cette idée, à condition qu'il s'occupe sexuellement d'elle régulièrement. S'installe alors une forme d'amour souvent conciliant ou alternent orages et réconciliations.

Et si nous entendons un enfant: sur les plans Imaginaire et Symbolique des êtres qui comptent pour lui, il va nous parler de sa mère, des membres de sa famille maternelle, de son père, et éventuellement de membres de la branche paternelle. Le père peut être présent tous les jours, ne venir que de manière épisodique, ou avoir cessé toute relation avec cette femme et cet enfant. Même s'ils ne se rencontrent que peu ou pas du tout, l'enfant considère en général cet homme comme son père, accepte son autorité, est plus ou moins admiratif à son égard.

Les hommes que nous entendons attribuent une grande importance au « Désir de la Mère » dans tous les sens de l'expression, ce qui entrave pour eux la métaphore du Nom-du-Père. Leur propre désir n'est pas mis en œuvre en tant que tel. Il n'est pas connecté à un S1 qui ferait Nom-du-Père pour le sujet. Il s'agit plutôt d'un trait pris chez un homme (père, grand-père, oncle) fonctionnant comme trait imaginaire : le sujet va faire « comme » son père, par exemple le même métier que lui, mais cela n'a pas l'effet symbolique d'un Nom-du-Père.

Un homme en Martinique se considère (et les proches, le social lui accordent cette « qualité ») «père » des enfants, car il a connu sexuellement la mère. Mot « père » n'ayant pas de « statut autre que sexuel » dont Charles Melman dit que du coup ce mot est vide. Il s'agit du père réel en tant qu'il est le géniteur. Mais il ne semble pas qu'il intervienne pour l'enfant à l'autre niveau de la fonction du père réel, celui permettant dans l'inconscient de l'enfant la mise en place d'un Nom-du-Père, à savoir le père réel en tant qu'introduisant la loi de l'interdit de l'inceste.

Considérons pour les sujets en Martinique, les registres du Réel et du Symbolique, ainsi que la métaphore paternelle³ — les notions posées par Lacan étant des outils précieux pour lire la clinique de certaines îles de la Caraïbe, alors que la notion freudienne d'œdipe n'est pas opérante. Formule de la métaphore, algorithme⁴ où comme vous le savez figurent le « Désir de la Mère » en partie énigmatique, le « x du signifié au sujet », et le « Nom-du-Père » c'est à dire un interdit posé par le père réel (ou par un homme qui couche avec la mère) sur le « Désir de la Mère », un interdit portant sur les deux sens de ce désir, du désir de la mère pour l'enfant, et du désir de l'enfant vers la mère. Mais aussi interdisant à l'enfant l'accès au corps de la mère, à la jouissance avec ce corps. Et troisièmement, père réel introduisant la loi de l'interdit de l'inceste et par cette loi créant le désir phalliquement vectorisé chez le sujet. Formule de la métaphore paternelle que Lacan a écrite tout particulièrement pour la relation garçon-mère.

3 Lacan, *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* in *ECRITS*, chap IV, Seuil, 1966

4 JP Hiltenbrand *Les Noms-du-Père : entre régression en la foi et son progrès en la loi*, Ecole Rhône-Alpes, séminaire 2005-2006, p.156, « *Un algorithme ce n'est pas seulement une formule mathématique, c'est aussi une structure de langage.* »

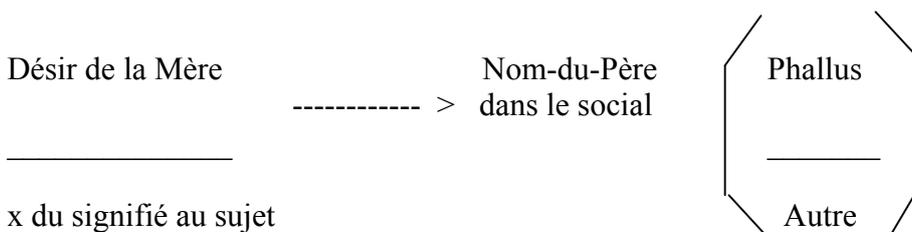
Dans ce qui s'entend chez les analysants martiniquais, on peut estimer que ce Nom-du-Père n'existe pas au niveau familial. Par exemple le garçon peut avoir accès au corps de la mère pendant l'enfance et parfois jusque vers le milieu de l'adolescence, se coucher et dormir dans le même lit qu'elle. D'autre part il est fréquent que la mère veuille tout savoir de la vie sexuelle des adultes que sont devenus ses enfants.

Ainsi une société et un modèle singuliers de familles se sont fondés et ont émergé du système esclavagiste, où sur le « Désir de la Mère » à double sens, ne porte aucun interdit. De même pas de création chez le sujet d'un désir vectorisé phalliquement par la loi d'interdit de l'inceste, loi introduite par un homme qui couche avec la mère. Toutefois, le sexuel, le réel du sexe est tout de même introduit pour le jeune sujet, en tant qu'un homme vient visiter la mère, que ce soit le père de l'enfant ou un autre. L'enfant sait que la jouissance sexuelle est réellement apportée à la mère par un homme, de sorte qu'il laisse la chambre sans difficulté à l'un d'eux qui passe. Ainsi un homme intervient comme Réel en tant qu'il fait jouir la mère, mais pas en tant que Réel interdisant à l'enfant l'accès au corps de celle-ci.

Dans le *Code Noir* rédigé sous Colbert, 1685, découlant du système de servage en place durant plusieurs siècles précédents en France, le mot « père » existe mais le *Code* n'accorde aucune autorité, ni aucun pouvoir au père esclave sur ses enfants, ou sur leur mère (articles 10,12,13). Dans le *Code* l'héritage et la transmission sont interdits (article 28) , ainsi qu'ils l'étaient dans le servage, c'est-à-dire que la notion de famille était interdite dans le *Code Noir* ! Une forme de famille s'est toutefois mise en place qui n'est pas patriarcale, mais est-elle matriarcale ?

Ainsi aujourd'hui en Martinique sur les plans Imaginaire et Symbolique le père existe pour un enfant et pour la mère, mais son existence n'implique pas que le Nom-du-Père au niveau familial soit en place. Toutefois c'est au niveau du social que l'interdit semble se trouver. C'est non pas au niveau du père Réel, mais par le social que cette notion proposée par Lacan de Nom-du-Père est introduite. Même s'il n'existe pas au niveau familial comme nous l'avons explicité le Nom-du-Père semble exister au niveau du social : face à la proximité incestueuse la mère détient généralement une fonction castratrice, tout comme le Nom-du-Père au niveau social. Au fil des années (comme nous l'avons indiqué cela peut se produire vers quatorze, quinze ans) la mère ou le fils s'obligent à mettre une distance entre eux. Elle peut ordonner à son fils d'aller voir ailleurs, en souhaitant qu'il s'intéresse aux filles. Ou c'est le fils qui trouve sa mère trop envahissante. Ou bien la mère est obligée soit par une demande de l'école, par les conseils de membres de sa famille, ou par un symptôme de l'enfant, d'introduire entre elle et l'enfant une parole tierce qui va les séparer. La mère ou l'enfant estiment qu'une séparation doit se faire pour que le sujet, les sujets (l'enfant de son côté et elle du sien) puissent progresser. Castration qui n'est pas pleinement symbolique, ni réalisée.

D'où une formule modifiée de la métaphore paternelle, que nous proposons, tenant compte de notre clinique martiniquaise :



Pour le sujet le Nom-du-Père dans le social n'a pas la force du Nom-du-Père inscrit au niveau familial. On pourrait dire que si le Nom-du-Père au niveau familial manque, n'a pu être créé par le sujet, le Nom-du-Père au niveau social ne produit qu' « un demi » désir.

Par ailleurs la dimension d'Altérité (altérité liée au tiers symbolique) maintenue en arrière-plan, est en Martinique refoulée, d'où l'écriture de l'Autre sous la barre. Que L'Autre soit sous la barre du refoulement, donc séparé du Nom-du-Père, est peut-être équivalent à l'écriture que propose Charles Melman dans *Casa grande e sanzala* : la barre verticale qui sépare le S1 du S2, le S1 séparé du champ de l'Autre.

S'agit-il d'un matriarcat ? Certes celle qui a statut de mère a le pouvoir (pas nécessairement l'autorité) sur ses enfants, mais pas sur son compagnon, ni sur le père des enfants qui peut disparaître à tout moment. La mère peut accepter ou décider que certains de ses enfants vont porter son nom (c'est à dire celui de sa mère ou de son père) , ou le nom de l'un de ses compagnons, ou le nom du père des enfants. En dehors de ce cercle familial, les femmes ne cherchent pas spécifiquement le pouvoir. Au contraire, elles sont en manque de Symbolique, il y a un « appel au Symbolique » de leur part et elles souhaitent que les hommes aient plus d'autorité.

Rappelons aussi que dans le Bulletin de l'ALI intitulé *Résurgence du matriarcat ?*⁵ il est indiqué (p.9) que Claude Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté* a définitivement clos l'hypothèse de l'existence du matriarcat. Et Charles Melman (p.7) souligne qu'aujourd'hui il n'y aurait que les psychanalystes lacaniens « *qui pourraient en proposer la structure : celle de l'appareil propre à assurer la transmission phallique par une opération de donation imaginaire.* »

« Appel au Symbolique » : les femmes il me semble consultent en psychanalyse bien plus que les hommes, pour des questions de dépression, par rapport au malaise de ne pas arriver à faire couple, par rapport aux symptômes chez leurs enfants. Elles souhaitent parler de tout cela, et sont relativement satisfaites d'arriver à progresser, et que leurs enfants progressent aussi.

Alors que les hommes expriment sans doute leur malaise plutôt sous forme de maladies qui les amènent à faire appel aux médecins, ou par des accidents professionnels, ou des accidents sur la route, ou par leurs revendications politiques.

Ainsi le social introduit les facettes de progrès d'une part, de désir d'autre part rattachées au Nom-du-Père, et il y a une proposition que j'aimerais avancer concernant le nouage entre le Nom-du-Père au niveau social et le phallus: le temps du carnaval est sans doute le moment le plus fort de rassemblement de la collectivité. Ce qu'évoquait Charles Melman dans son texte *La mère comme agent du père*. Moment où le sujet (du jeune enfant à la personne âgée) se retrouve dans la masse, à vocaliser des chansons *zobscènes*, à se déhancher de manière extrêmement osée, dans un rythme évoquant crument à certains moments celui de l'acte sexuel, en poussant de grands cris de plaisir, éprouvant durant ces heures une grande jouissance. Et le « couplet » sans doute le plus significatif crié, chanté aussi bien par les fillettes que par les garçons, par les hommes et par les femmes réunis en masse, c'est *poté cal la ba manman ou*⁶. Ce couplet est sans doute la formule la plus forte du point de vue de la psychanalyse, énoncée dans des phases de grande frénésie. Rappelons que le carnaval se déroule durant les cinq jours gras et pendant les week-end qui précèdent c'est-à-dire

5 Bulletin de l'ALI n°2, année 2007 , *Résurgence du matriarcat ?*

6 traduit avec l'équivocité « porte la bite pour ta mère » ou « donne, porte la bite à ta mère » ; quelques personnes préfèrent chanter *poté ta la ba manman ou* , pour atténuer la crudité du *cal la*, mais aucun adulte, ni aucun enfant n'est dupe.

sur une période d'environ deux mois.

Ces déhanchements du sujet, cette danse, se déroule de manière individualiste, côte à côte, et non pas à deux comme dans le *zouk love*.

Il me semble que cette vocalise, cette rengaine commande pour tous les sujets (acteurs ou spectateurs et quelque soit leur âge, c'est-à-dire pour l'ensemble du social) à la fois l'absence d'interdit sur la jouissance avec l'Autre maternel, mais aussi place le sujet comme porteur du phallus, comme messenger du phallus: que le garçon fasse preuve de virilité, et que la fille sache séduire pour le trouver, pour en devenir la détentrice, ou qu'elle porte un enfant. Messenger du phallus, ainsi ce couplet prononcé en collectivité pousserait, ordonnerait le sujet à un progrès, à aller sexuellement vers un Autre qui ne soit pas maternel.

Ce couplet qui met en œuvre les pulsions vocale et motrice, la motricité et la jouissance du corps ainsi que l'Imaginaire fantasmatique, se maintient au niveau de la dimension du semblant (ce couplet n'est pas accompagné de mise en scène de l'acte sexuel entre deux partenaires dans la foule, ou de copulation réelle) , au niveau du registre du langage, et ainsi il inscrit chez les sujets le phallus dans sa dimension symbolique, le phallus comme message, ou comme messenger. Cette strophe installerait le phallus symbolique ! et aussi le phallus imaginaire. Et noue le phallus symbolique au Nom-du-Père.

Tout ce que nous venons de proposer restant complètement voilé pour les acteurs et pour le social, d'où l'efficacité de cette inscription inconsciente du désir de l'Autre (Autre parental car les parents tiennent à faire participer leurs enfants au carnaval, et Autre social), et de la mise en place du phallus symbolique, c'est-à-dire aussi du phallus imaginaire.

Cette fonction du carnaval étant sans doute valable pour d'autres îles de la Caraïbe.

Cette inscription et transmission du phallus⁷ dans cette société, c'est aussi celle du trait unaire venant du désir de l'Autre et produisant la troisième forme d'identification chez les sujets.

Nous savons que la dominance du phallus imaginaire dans la relation garçon-mère ouvre au risque de l'homosexualité. En Martinique dans le social, apparemment pas plus d'homosexualité qu'ailleurs, de part la mise en place du phallus symbolique. Mais il est à noter que les homosexuels hommes ont souvent des enfants, ainsi que des relations sexuelles épisodiques avec des femmes, cette forme de bisexualité est sans doute à mettre en lien avec l'absence d'interdit de l'inceste entre le fils et la mère.

Autre remarque: lors du carnaval de nombreux hommes se travestissent en Femme-toute, empruntant parfois les vêtements dans la garde-robes de leurs mères.

Nous disons en Femme-toute plus qu'en Mère-toute:

- car tout ce qui est attribué à une femme est porté : ces hommes caricaturent la femme en tant que représentante du phallus, dans ses attitudes de séduction, et affichant toute la panoplie érotique classique du piège à regard.
- et aussi la femme en tant qu'elle serait porteuse ou aurait même le phallus : ils se déguisent en femmes mais en maintenant leurs attributs virils (barbe, muscles saillants, poils sur la poitrine et les jambes, parfois pénis postiche); et quelques fois ils se présentent « enceintes ».

Cette Femme-Toute, Mère potentielle mais non accompagnée de bambins, prend des poses de séductrice, se propose comme l'Unique, comme solitaire au sein de la foule, toutefois cette séduction n'est pas particulièrement orientée vers le regard des hommes, mais est plutôt en quête du regard de la foule, du social. Cette Femme-Toute étant une autre façon de présentifier de manière

⁷ *Les Noms-du-Père : entre régression en la foi et son progrès en la loi* JP Hiltenbrand, p.108 « il n'y a pas de différence entre le trait unaire et le phallus . »

et p.124,125 : le phallus étant un principe d'autorité donnant la prévalence au sexe.

individualiste et sociale, le phallus, le phallus dans sa brillance, sa séduction. Mais aussi de présentifier les hommes en tant qu'ayant reçu l'inscription phallique, en tant que messagers du phallus.

Certes le carnaval est une fête au phallus __ on l'a toujours su __ à la fécondité, en Martinique le plus grand nombre annuel de grossesses étant situé par rapport à cette période, mais ce qui nous semble original c'est qu'ici, et sans doute dans d'autres sociétés, le carnaval a une fonction cruciale d'inscrire le phallus symbolique chez les sujets, suppléant ainsi à un défaut de Nom-du-Père au niveau familial. Toutefois le Nom-du-Père dans le social, ou le trait unaire ne donne pas au sujet une assise véritable, une assurance aussi entière que le Nom-du-Père au niveau familial.

La séduction qui est présentée de manière caricaturale pendant le carnaval, séduction que Charles Melman qualifie de forme de perversité, était à l'œuvre dans le social durant l'esclavage, entre les colons et les femmes esclaves ce qui permettaient à ces femmes et à leurs enfants métis de changer de statut social, d'être affranchis, d'avoir une situation matérielle meilleure.

Séduction présente aussi entre les colons et leurs esclaves domestiques, dans des relations « pseudo-amicales ». Aujourd'hui cette dimension de la séduction se maintient, se répète⁸ entre les descendants de maîtres, les békés et ceux avec lesquels ils s'engagent dans des entreprises de toutes sortes, commerciales, culturelles, etc.

D'autre part entre la communauté békée et les métis, existe l'échange de faveurs, le paternalisme. Communauté békée dont l'existence et la pérennité ne se fondent que sur une logique raciste, une logique basée sur le *Code Noir*. On peut en déduire que cette communauté n'a pas intégré l'abolition de l'esclavage ! elle a aussi refusé la révolution française. Par exemple ces dernières années, un mouvement paternaliste et d'échanges de faveurs réussi, de cette communauté vers de nombreux intellectuels martiniquais !

A l'encontre de cette emprise, de ce piège, Aimé Césaire a toujours tenu une position ferme contre la colonisation, par exemple dans l'une de ses dernières interviews pour la réalisation du film d'Euzhan Palcy sur les dissidents⁹, hommes et femmes partant de la Martinique, de la Guadeloupe entre 1939 et 1945 pour rejoindre les forces alliées, avec comme ils le disaient « l'objectif de libérer la France », Césaire a rappelé que l'ensemble de la communauté békée à de très rares exceptions, s'était rangée d'entrée sous le régime de Vichy, et avait continué à prospérer tranquillement sur le plan économique alors que les métis, les nègres martiniquais et guadeloupéens étaient dans une terrible misère, et que la majorité d'entre eux était contre le gouvernement de Pétain.

Citons plusieurs mécanismes qui sont à l'œuvre au sein de la société des métis martiniquais ou entre la communauté békée et les métis, remontant à l'époque de l'esclavage, et se répétant :

- il y a donc la séduction (qui dans la relation de couple autrefois et aujourd'hui, puisqu'il n'y avait/a pas, ou exceptionnellement de pacte de parole entre un homme et une femme, est peut-être la valeur qui vient remplacer ce pacte.)
- et l'échange de faveurs, plus que la ruse car en Martinique le marronnage ne permet pas d'aller bien loin, dans tous les sens de l'expression, et la ruse semble s'en tenir au niveau de l'Imaginaire duel, et non pas au niveau du jeu du signifiant.
- Relations « sado-maso » de soumission et de domination
- L'absence de pacte de parole (entre hommes et femmes, entre les hommes, entre un homme

8 Freud *Rémémoration, répétition, perlaboration*. La dimension de la répétition nous semble cruciale, puisqu'elle se met en œuvre dès qu'un refoulement massif est présent.

9 *Parcours de dissidents*, d'Euzhan Palcy, MJM Productions

et ses enfants). Cette difficulté étant signifiée en créole par « *oui pa ni pouchi* » (quand on dit « oui », l'interlocuteur ne demande plus d'explications). Et puis il ne fallait jamais objecter au maître.

Comment intervient le Nom-du-Père apporté par Césaire, dans le social ? Césaire a introduit un trait unaire « nègre, Afrique » en lui donnant une valeur phallique, une valeur d'autorité par ses discours de Maire et de député (il a tenu à interpeller l'Etat français) , et par la force de sa poésie (il a donné à celle-ci une portée universelle) c'est-à-dire que ce trait « nègre », « négritude » est venu se placer dans un désir Autre, le désir de Césaire, auquel de nombreux sujets ont adhéré, c'est-à-dire qu'ils se sont identifiés non pas à Césaire mais à son désir, désir dans sa dimension inconsciente et énigmatique. En donnant pour base à ce trait, la philosophie des Lumières (les textes de Césaire sur les révolutions française et haïtienne, sur Victor Schoelcher), même si les gouvernements européens ne sont pas arrivés à se tenir à la hauteur des signifiants avancés par les Lumières. Le progrès introduit par cette opération du Nom-du-Père, de Césaire, s'effectue et on peut espérer qu'il se poursuivra, de manière insoupçonnée et inattendue dans des effets d'ondes, __ l'effet d'ondes du signifiant __ , aussi bien pour les sujets, que pour les sociétés, c'est-à-dire qu'il ait un effet dans la masse.

Comme mon exposé s'articule autour de la métaphore modifiée, essayons de préciser certains éléments de cette écriture à partir de la clinique martiniquaise d'une part et des élaborations amenées par JP Hiltenbrand dans son séminaire *Les Noms-du-père : entre régression en la foi et son progrès en la loi* .

Nous supposons que si cette formule de la métaphore modifiée est stable, se maintient depuis plusieurs générations, c'est que le phallus symbolique est bien en place, puisqu'il est le support de l'ensemble de la formule. Du coup le phallus imaginaire a aussi une place assurée.

1°) C'est progressivement que le sujet va arriver à mettre une barre sur le « Désir de la Mère ». Celui-ci peut d'abord sembler sans limite, toutefois le sujet sait et se rend compte que les proches, le social, un homme, peuvent le modérer, le limiter.

L'accès au corps de la mère d'une part est très vaste (cet accès par l'objet regard est fréquent, puisqu'ils se retrouvent souvent dans la même chambre, dans le même lit), ainsi jusque vers le milieu de l'adolescence l'accès au lieu maternel est très peu limité aussi bien pour les garçons que pour les filles. Comme nous l'avons dit, la mère tient à tout savoir de la vie intime du sujet, qu'il soit enfant ou adulte. Le sujet n'aurait pas le droit d'avoir de lieu de refoulement qui lui soit propre.

Face ou pris dans cette jouissance du corps de la mère le sujet ne semble développer que rarement une phobie comme celle du petit Hans, mais des inhibitions, des évitements : mutisme chez certains enfants en dehors du domicile familial, refus de se séparer de leur mère pour aller ou entrer à l'école, refus d'entrer dans les apprentissages, de fréquenter les autres, enfants ou adultes.

On peut parler de phobies infantiles liées à la première forme d'angoisse de castration, la castration liée à l'entrée dans le langage et la parole. C'est-à-dire que la parole n'est pas suffisamment posée comme tiers entre la mère et l'enfant.

Mais peu de phobies en lien avec l'attente d'un interdit venant du père réel.

C'est dans les cas extrêmes que ces inhibitions amènent la consultation en CMP ou en cabinet.

Toutefois le sujet constate que cette Mère-toute, est en difficulté dans sa relation avec les hommes, qu'elle n'est pas une Femme-toute : qu'elle est en plainte par rapport à eux, passe par des moments de dépression, que l'amour qu'elle porte à un homme n'est pas partagé, que parfois elle adopte une position de renoncement non par rapport au sexe, mais par rapport à une vie en couple.

D'où l'expression de JP Hiltenbrand « *en Caraïbe il n'y a pas de couples il n'y a que des célibataires* ». c'est-à-dire que la notion lacanienne de *Non-rapport sexuel* telle qu'elle a été progressivement déduite et élaborée par Lacan à propos de la vie des couples en Occident¹⁰, ne semble pas pouvoir être employée dans ce type de société !

Quand nous disons « vie de couple », nous entendons par là un pacte de parole entre un homme et une femme. En Martinique cela n'existe pas. Des analysants métropolitains nous parlent de la génération de leurs grands-parents « *Pour mes grands-parents le divorce est quelque chose d'impossible. Alors que leur couple a tout le temps été très mal et qu'ils le reconnaissent, ils me disent : impossible de divorcer* ». Il me semble que cette formulation indique à la fois cette notion de non-rapport sexuel dans un couple qui s'efforce de se coltiner une vie commune « pour le pire », « pour ... ou pire¹¹ », et la dimension d'impossible à vouloir modifier le non-rapport. Ceci en France, en Occident, sur plusieurs générations, mais cela a peut-être changé sur les deux dernières.

Comme nous l'avons indiqué, il n'y a pas de mise en place de Nom-du-Père au niveau familial, pas d'interdit de l'inceste. Et l'acte de foi du jeune sujet vers le père n'est pas stabilisé, car s'il est d'abord effectif dans un mouvement spontané de l'enfant vers le père, « mon père, mon papa », cet acte de foi chute, car souvent au bout de quelque temps le père oublie l'enfant, s'en détourne, ne tient plus du tout ses promesses ni à l'égard de l'enfant, ni de la mère. Ce qui n'empêche pas la mise en place chez le jeune sujet d'un trait unaire¹², et de la troisième identification de Freud, celle que Lacan a repéré comme étant la plus importante¹³.

Peut-être que notre formule de la métaphore modifiée explicite un fonctionnement subjectif plutôt figé, sous la domination de la lettre du *Code Noir*, de la lettre de la mère, en partie de la lettre de la science, de la lettre du cognitivisme par exemple, mais aussi sous « la rigidité » d'un phallus introduit seulement par le social. Et non pas un dispositif où le registre Symbolique lié à la métaphore paternelle complète serait prédominant, métaphore produisant alors une souplesse du jeu du signifiant. Du coup, le registre de l'Imaginaire, celui du stade du miroir et de la méconnaissance paranoïaque aurait donc en Martinique une rigidité liée à la lettre et au phallus, qui expliquerait à la fois la paranoïa individuelle et la paranoïa de la masse (« Masse » au sens de *Massenpsychologie*, c'est-à-dire de ce qui fonctionne dans la société d'aujourd'hui mais qui existait aussi dans les sociétés et générations qui l'ont précédée). Paranoïa, d'où les mouvements de racisme et de xénophobie.

Ce passage de la lettre (ou du signe) au signifiant, de l'Imaginaire au Symbolique, sera tout le travail d'une psychanalyse. La lettre renvoyant au sujet du savoir de Hume et du discours de la science, du sujet du « manque au savoir », alors que le signifiant fait référence au « manque à être » dégagé par Lacan chez Descartes.

10 La conférence de Jean Brini à Fort-de-France en Juin 2008, *Le phallus qu'est-ce à dire?* où il présente la complexité de la notion de « non-rapport sexuel » quand Lacan l'articule par rapport à l'écriture et par rapport à la fonction phallique.

11 « ... ou pire » titre du séminaire de Lacan en 1971-72, et qui avec « *Encore* » font partie des séminaires portant sur le non-rapport sexuel.

12 JP Hiltenbrand *Les Noms-du-Père : entre régression en la foi, et son progrès en la loi*, p.59 « *Le trait unaire n'atteste pas seulement d'une alliance, d'une allégeance pour l'Autre comme le signe, mais le trait unaire atteste en plus d'une inscription dans le désir de l'Autre. ... C'est le désir de l'Autre qui opère le changement de niveau: signe ou trait unaire.* »

13 Idem p.166,167 « *l'une des grandes difficultés de la cure freudienne, c'est l'identification au père, ou l'identification de l'analysant à l'analyste. C'est pourquoi Lacan a abandonné cette identification au père.* »
« *Et pourquoi Lacan s'appuie-t-il sur ce long développement de l'emboîtement de la demande et du désir ? Eh bien parce que cette troisième identification contient les deux autres.* »

2°) **Le x du signifié au sujet** : que Jean-Paul Hiltenbrand définit ainsi « *ce qui est signifié au sujet dans son existence, ce qui est pour lui repérable d'une manière plus ou moins claire dans son destin. Parfois par une maxime, une formule, un ordre surmoïque. Mais cette formule portée par le signifiant est bien sûr ambiguë.* »¹⁴

Et le phallus de la formule de la métaphore est chargé de répondre à cet *x du signifié au sujet*, car c'est là qu'est l'articulation de la métaphore c'est-à-dire « *quel est le prix de l'accord du sujet avec son désir ?* »

C'est par son travail en psychanalyse que le sujet peut se restituer, se construire un Nom-du-Père¹⁵, « *c'est par son travail que l'analysant peut se restituer cette fonction du Nom-du-Père.* »

« Le jeu du transfert et de la demande reste en deçà de la castration.

A ce niveau-là le patient, le sujet ne fait aucunement l'expérience de sa faille. ...

Or c'est bien de cette faille qu'il s'agit au sortir de l'opération du Nom-du-Père, cette faille qu'il s'agit de retrouver pour que le désir du sujet soit enfin assumable.

Donc dans la formule de la métaphore paternelle il ne suffit pas de barrer le désir de la mère, il faut encore que le sujet fasse l'expérience de sa propre faille, pour retrouver, ou pour trouver selon le cas, une assise à son désir, et qu'il puisse l'assumer de sa place. »

« sa place juste que ce soit au sens de place d'homme ou de femme, mais également sa place dans le social. » (p.164)

Remarques qui sont importantes concernant les analysants martiniquais, à propos de la mise en place d'un nouveau Nom-du-Père pour eux, un Nom-du-Père qui leur soit propre, qui donne assise à leur désir. Travail d'analyse qui doit amener le sujet à passer de « l'expérience de la détresse » à l'œuvre dans le stade du miroir et dans l'Imaginaire, à « l'expérience de la béance » en tant que parlêtre au niveau des registres du Symbolique et du Réel.¹⁶

14 Idem , p.172

15 Idem , p.146, 175, 181 et 190

16 Idem p.184 « *Cette métaphore paternelle est une formule infiniment souple, malléable, révisable, avec des retours en arrière, des progrès, et la fonction principielle du Nom-du-Père c'est de matérialiser un interdit.*

Là où régnaient détresse, béance, incomplétude auparavant, règne maintenant un interdit. C'est cela qui a un effet de pacification. Pacification: c'est-à-dire qu'il n'y a pas à batailler pour vouloir tout guérir en ce monde.

Cette fonction du Nom-du-Père est multiple dans sa signification:

- puisqu'elle porte sur le désir de la mère, qui vise l'enfant, désir en tant qu'il tente de donner un statut particulier au « x du signifié au sujet » en rapport avec une pulsion par exemple;

- objection aussi à l'inceste, c'est-à-dire à l'exploit du désir de la mère et de l'enfant;

- cet interdit porte aussi sur la jouissance phallique.

Ce n'est pas un interdit sur le phallus mais sur la jouissance phallique.

Voilà donc la triade interdite: inceste, désir de la mère, jouissance phallique. Et le phallus produit de la métaphore n'est donc pas interdit.

Trois fonctions négatives, et une fonction positive: le sujet a à se mettre en ordre sous la signification phallique inscrite dans l'Autre. Eh bien il ne peut le faire que si la jouissance phallique lui est interdite. C'est ce qui fait le fameux paradoxe du complexe de castration : je ne peux me servir du phallus qu'à condition d'avoir préalablement consenti à sa perte.

A partir de là on a un peu plus de liberté d'agir, de réfléchir, de produire, et de ne pas être sous le coup des inhibitions si caractéristiques des difficultés liées à la fonction du Nom-du-Père. A terme c'est cela qui est signifié au sujet, en tant qu'il a ce rapport à la fonction phallique.

Mais comme nous le savons, le phallus ne se présente jamais au sujet en tant que phallus. C'est un signifiant sans signifié, et donc c'est sous la forme métonymique, l'objet a, que le sujet va le rencontrer. Et nous revoici avec l'une des grandes difficultés de départ qui est la confusion petit a, grand A, c'est-à-dire petit autre, grand Autre, mais aussi de l'objet du désir dans son rapport ou dans sa relation à l'Autre. »

Jean-Paul Hiltenbrand indique aussi que concernant la constitution imaginaire du sujet c'est-à-dire son fondement érotique, sa paranoïa, sa xénophobie, eh bien le sujet peut progresser par la psychanalyse et par la culture. Ce qui nous paraît très important par rapport à la dimension paranoïaque à l'œuvre dans le social ici. Que la notion de *Négritude* soit un Nom-du-Père fonctionnant dans le social, et dans la culture pour de nombreux peuples nous semble pouvoir tout à fait être éclairée par la citation suivante, extraite de la conférence d'Aimé Césaire *Discours sur la négritude* prononcée à Miami en 1987¹⁷ :

« *La Négritude au premier degré peut se définir d'abord comme prise de conscience de la différence, comme mémoire, comme fidélité et comme solidarité. ...*

La Négritude résulte d'une attitude active et offensive de l'esprit. Elle est sursaut, et sursaut de dignité. Elle est refus, je veux dire refus de l'oppression. ...

Avec la Négritude commence une entreprise de réactivation du passé en vue de son propre dépassement. ...

Et de fait quand je pense aux indépendances africaines des années 1960, quand je pense à cet élan de foi et d'espérance qui a soulevé à l'époque tout un continent, c'est vrai que je pense à la Négritude, car je pense que la Négritude a joué son rôle, et un rôle peut-être capital, puisque cela a été un rôle de ferment ou de catalyseur. »

Que le phallus (symbolique et imaginaire) soit si prédominant dans la clinique individuelle et du social en Martinique, peut être lu également dans le cadre d'une évolution des élaborations de Lacan sur la place du sujet : dans le schéma L (lambda) le sujet parle, alors qu'à partir du schéma R dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, le sujet est parlé par le phallus ou par l'objet *a*. C'est-à-dire comme le souligne JP Hiltenbrand¹⁸ : dans notre clinique la notion de sujet peut être laissée de côté, on peut la laisser tomber, sinon on se maintient dans le Discours Hystérique. C'est aussi pourquoi Lacan en est venu à mettre en place les quatre ou cinq discours. De même que dans l'écriture de la métaphore paternelle le sujet n'est nulle part en particulier, mais est toute l'articulation de la formule.

Toutefois concernant l'objet *a*, Lacan l'introduit à propos du *Capital*, et le place par rapport au Discours du Maître. Mais en Caraïbe, les sujets n'étant pas entièrement inscrits dans le Discours du Maître, dans le Discours Capitaliste, et dans le discours de la science, alors la plus-value, le plus-de-jouir ne sont pas pris en compte de la même façon qu'en Europe, c'est-à-dire que le rapport du sujet à l'objet *a* est différent, que cet objet est moins prédominant peut-être, que le sujet est plus parlé par le phallus (symbolique et imaginaire) que par l'objet.

A noter que l'objet *a* argent n'est pas entièrement pris dans l'échange de l'économie libérale, car l'économie martiniquaise est dominée par des monopoles, que 60% de l'économie appartient à la caste békée. c'est-à-dire que le colonialisme se maintient toujours dans l'économie, que l'abolition n'a pas entraîné de nette rupture à ce niveau. La rupture s'est effectuée au niveau politique, et au niveau de l'accès au savoir, à l'enseignement, à la formation, au niveau de l'accès aux postes dans tous les secteurs de l'Etat. Alors c'est sur cette zone de rupture (et non sur celle de la continuité économique) qu'après l'esclavage un temps d'oubli, de refoulement s'est installé, et qu'aujourd'hui un symptôme social au sens analytique est sans doute en train de se structurer, par exemple sous la forme de questions d'identité, de devoir de mémoire, de plainte par rapport au taux de chômage. Que ces questions insistent et intéressent les gens, signe le symptôme.

A noter que durant les négociations de la grande grève de février 2009, la majorité du social

17 A. Césaire *Discours sur la négritude*, Présence Africaine, p.83 à 86

18 JP Hiltenbrand *Les Noms-du-Père : entre régression en la foi, et son progrès en la loi*, p. 41

a réclamé à l'Etat français que la loi de la République soit effectivement appliquée dans les départements d'Outre-mer au niveau de l'économie, c'est-à-dire qu'un Nom-du-Père prenne effet dans le Réel. Et dans ce temps de progrès du signifiant, la société a préféré reporter à l'année suivante le carnaval, remplacé par cette mobilisation sociale et politique.

La notion de Nom-du-Père introduite par Lacan nous paraît cruciale entre autres pour élaborer un modèle de familles qui ne soit ni patriarcal, et peut-être ni matriarcal, c'est-à-dire que cette notion permet de se dégager des dimensions sociologiques, anthropologiques, généalogiques véhiculant les termes de « père » et de « mère »¹⁹.

JP Hiltenbrand indique ceci à propos du Nom-du-Père : « *C'est une organisation structurale conditionnée par la fonction signifiante, et ainsi apparaît l'opposition entre pulsion et fonction signifiante phallique. Dans notre clinique (en France ou en Europe) aujourd'hui il y a prédominance du champ de la pulsion.* » Mais en Martinique ? Il semble que la prédominance soit toujours du côté du phallus, de la fonction phallique.

Avec par exemple comme effets cliniques : l'absence d'anorexie , en effet il ne semble pas que l'anorexie existe chez les Martiniquais, ni chez les jeunes filles, ni chez les enfants. La prédominance de l'instance phallique dans le social semble empêcher la mise en place de l'anorexie et de la cachexie. Par contre l'obésité est présente. Cette absence de l'anorexie semble cohérente avec ce qu'indique JP Hiltenbrand dans le *Journal français de Psychiatrie* n°32 portant sur l'anorexie-boulimie.

Ce que je vous ai indiqué concernant la métaphore paternelle modifiée me semble en adéquation avec ce qu'indique Charles Melman dans ses textes *La mère comme agent du père* , *Problèmes posés à la psychanalyse* , *Entretiens à Bogotá* , aussi bien au niveau de la clinique du social, que des propositions théoriques qu'il avance pour lire cette clinique.

19 Idem, p.189 « *Si Lacan a mis en place les quatre ou cinq discours, c'est pour permettre à ses élèves de sortir des formes figuratives de l'Oedipe.* »